

# CAPEYRON

Collection Archives communales de Mérignac

44 MÉRIGNAC (Gironde) - Capeyron, la Place M. D.

Photot. Marcel Delboy - Bordeaux  
14Fi214.jpg

**Les Etablissements Horticoles BRETTE Filles et Petits-Fils**

L'oncle et la tante de Robert BRETTEES étaient horticulteurs à CAUDERAN. En 1925, les Etablissements Horticoles BALLAND s'installent à MAGRIN. Robert BRETTEES travaille avec eux. Il a deux enfants : Marcelle (1922-1973) et Daniel (1923-1969).

Robert BRETTEES hérite et prend la suite de l'exploitation qui devient en 1935 : « **Les Etablissements Horticoles Robert BRETTEES** ».



*Les serres dans les années 1970 - Photo Famille BRETTEES*

Devenu Maire de MERIGNAC de 1944 à 1974, il est très occupé par sa carrière politique. Dans les années 1950, son fils Daniel s'occupe de l'exploitation, remplacé à sa mort par ses deux fils Jean-Louis et Robert.

De 1976 à 2008, Robert et son épouse Maryse prennent la suite.





*La chartreuse du domaine de Magrin - Photo Famille BRETTE*

Le domaine est vendu à un promoteur qui démolit la chartreuse, datant de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, et construit l'ensemble immobilier « Capucine ».

L'usine Agostini de produits résineux créée en 1931 jouxait la propriété BRETTE. Elle disparaît et entre 1964 et 1968 elle est remplacée par l'ensemble de logements « Les Fleurs »



*L'entrée de la jardinerie BRETTE, rue du Jard. En arrière-plan, la résidence des Fleurs qui sera reconstruite en 2004-  
Photo famille BRETTE*

## MON ENFANCE AU PARC DE CAPEYRON, 1966 – 1975

**Jean-Michel BOUTET**

Ma famille est arrivée sur la région bordelaise en septembre 1965, j'avais 5 ans. Mes parents avaient trouvé un logement dans la « tour » de la résidence la Roseraie à Caudéran. J'ai donc terminé mon cycle en maternelle sur l'école de Caudéran. J'y ai commencé mon CP à l'école Paul Lapie.

### L'École publique à MÉRIGNAC :



*J'ai réalisé en LEGO la maquette du Parc de Capeyron*

**Nous avons aménagé au Parc de Capeyron pour les vacances de Noël 1966.** J'ai donc intégré la classe de CP de Mme GLÈRE début janvier 1967, estampillé « le nouveau » !

Nous étions dans l'école **Jean-Jaurès Garçons**, dirigée par Mr Jean-Louis CHAPEAU (une main de fer dans un gant de velours !).

Nous étions une bonne trentaine de garçons, blouse grise ou bleue marine, à apprendre les bases de la lecture et du calcul (entre autres).

Nous avions classe du lundi au samedi. Le jeudi était notre jour de « liberté ». Les horaires étaient de 8h30 à 11h30 et de 14h à 17 heures. La semaine était bien remplie ! En CE1, j'étais dans la classe de Mme BERRIÉ, avec la

majeure partie des anciens copains de CP.

Il y avait aussi des « maîtres » qui avaient les cours moyens : Messieurs RIEUVERNET, CHAPEAU et l'impressionnant Monsieur LAFAILLE : en plus de sa taille de « géant », il avait une prothèse à la place de sa main droite recouverte d'un gant de cuir marron foncé.... Lorsqu'il surveillait la récré, nous nous tenions à carreau !

Souvent ma mère m'amenait sur son vélo, empruntant l'avenue du Truc puis l'avenue du Bédat. Je m'installais dans un petit siège très rudimentaire en fil d'acier : pas de ceinture, pas de cale pieds, pas de casque !

A cette époque, l'espace situé derrière le Domaine de Capeyron-Blanc, *occupé aujourd'hui par le Centre social de Capeyron, le Bâtiment « Margaux » et les écoles primaire et maternelle des Bosquets*, était un bois et des friches qu'il n'était pas question que je traverse à pied ! C'est au début de l'automne suivant que nous avons connu un grand chamboulement : nous allions commencer notre CE2 avec Madame RIEUVERNET dans la **toute nouvelle école des Bosquets** et nous allions connaître la mixité ! En effet, les effectifs des classes étaient équilibrés en filles et garçons ! Changement d'école, changement de direction : c'est Mme LARRÈRE qui assurait ce poste. CM1 avec Mme Hugueniot, puis CM2 avec Mme LARRÈRE. Dans cette nouvelle école, nous prenions un plaisir particulier à être « de service du soir » ! A tour de rôle, nous étions un groupe de 4 : un ou une qui essuyait le tableau noir, un autre qui montait les chaises sur les bureaux, un qui allait taper la brosse du tableau contre le tronc d'un pin parasol de la garenne (qui très vite était devenu tout blanc de poudre de craie) et le





dernier qui – bonheur suprême – était autorisé à monter sur une chaise pour actionner l'interrupteur qui fermait automatiquement et sans effort les volets roulants !!

Notre chance dans cette école, était d'avoir **une grande garenne arborée en plus de la cour**. On y a fait des parcours de billes et de petites voitures ! Tant pis si nos mains (et souvent nos pantalons) ramenaient des traces de terreau ou de résine !

**Dans la cour de récréation**, nous partagions de nombreux jeux : osselets (en métal : 4 de couleur acier, un de couleur rouge, il commençait à y en avoir en plastique : quatre beige et un rouge), les petites voitures : nous faisons des parcours dans la garenne ou tracions des circuits à la craie sur le bitume de la cour, elles étaient les répliques miniatures des voitures de l'époque : Simca 1000, Aronde ou Ariane, Citroën 2CV, Diane, DS ou Ami 6, Renault 4L, R8 et sa fameuse « Gordini » bleue à bandes blanches, Peugeot 204, 404, des voitures de police, de pompiers et bien-sûr des voitures de course ! Beaucoup étaient en métal, puis la marque Norev a vite mis sur le marché des modèles en plastique.

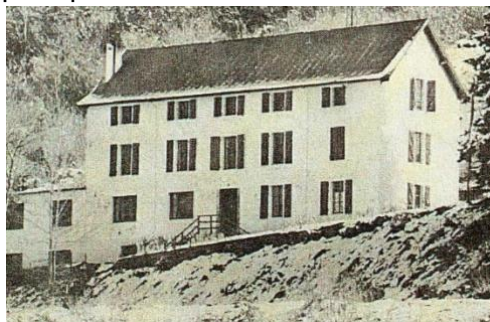
Nous jouions aussi aux billes et avons nos « sacs de billes » souvent confectionnés par les mamans bienveillantes ! Les plus simples étaient les billes en terre multicolores, puis les billes de verre, appelées aussi les agates. Certaines étaient recherchées comme les « étoiles » et les « œil de chat ou de tigre ». Venait ensuite la famille des berlons, en verre ou en fer. Les métalliques avaient plusieurs tailles : les titons pour les plus petits, les berlons pour les moyens et les mastodontes pour les plus gros. Dans nos jeux toutes les billes avaient des valeurs différentes : une agate pouvait s'échanger contre trois billes en terre, un œil de chat contre deux agates, un berlon en verre contre 2 étoilées ou 4 agates, etc....

Nous avions aussi les **classiques jeux plus physiques** : gendarmes et voleurs, ballon prisonnier, douaniers-contrebandiers, et pour les irréductibles : le foot !

Les filles préféraient les jeux de balles, de marelle, la corde à sauter et de longues parties d'élastique : deux joueuses face à face tendent un cordon élastique entre leurs jambes tandis qu'une troisième fait des figures en sautant sur l'élastique tendu. Dès qu'elle commet une erreur, elle échange sa place avec une autre joueuse.

En plus tout était neuf dans cette école : les **bureaux** munis d'encriers en plastique avec opercule, les chaises : assise et dossier en bois, tubulure métallique de couleur différente en fonction des niveaux, les casiers de rangement, les armoires, les peintures.... Les enseignants avaient même un poste téléphonique sur leur étagère ! La **cantine** était aussi flambant neuve, mais je n'y mangeais pas étant « externe ». Madame Bourrit (on prononce le T) occupait la conciergerie et le logement de fonction où elle vivait avec son mari (Jeannot) et leurs filles.

J'ai un souvenir plaisant de ma première **classe de neige durant le CM2**. La mairie proposait des séjours à la neige ou à la mer pour les « grands » des CM1 et CM2. Alors que d'autres camarades s'essayaient aux manœuvres des « optimist » sur les eaux du Bassin d'Arcachon à Andernos, au domaine de plein-air de la PEEP, j'ai pu partir aux Forges d'Abel, sur la commune d'Urdos, au pied du tunnel du Somport pour la



chalet de la FOL (fédération des œuvres laïques) nous accueillait dans une ambiance bonne enfant et très

familiale. Cet établissement dirigé par Mr Labastie, accueillait deux classes de Mérignac pour 15 jours. Nous étions avec le CM2 de Mr Lafaille ce qui

représentait presque une soixantaine d'élèves !....



Quand on sait que la Municipalité fournit l'équipement complet (anorak, fuseau, bonnet, moufles, chaussures et skis), on juge de l'effort consenti dans ce merveilleux domaine de la montagne. Plus de mille brevets élémentaires de skieur ont été obtenus par les enfants durant ces séjours et un jour, dans chaque foyer, ce brevet figurera en bonne place comme le souvenir heureux d'une féerique aventure. Cette expérience s'amplifiera : les élus locaux feront le maximum pour que tous les jeunes Méridonnais aient vécu « LEUR CLASSE DE NEIGE ».

J.-L. CHAPEAU.

*Revue Municipale*

**Nous avions classe le matin et ski l'après-midi.** Un mini bus Peugeot J7 faisait les aller-venues entre le chalet et le pied des « pistes » de ski. Pas de remontée mécanique, il fallait pratiquer la technique de « l'escalier », en travers de la pente, pour pouvoir refaire une descente ! L'équipement n'avait rien à voir avec ce que l'on voit aujourd'hui ! Anorak bleu marine ou vert foncé, pantalon fuseau bleu, grosses et grandes chaussettes qui passaient par-dessus le bas du fuseau, gants et bonnet de laine. Nous avions un local où nous nous équipions : grosses chaussures en cuir et avec lacets, qui malgré un local chauffé, étaient toujours humides et sentaient... les pieds !! Les skis étaient en

bois, peinture bleue et fixations à lanières élastiques et système de levier qu'il fallait rabattre vers l'avant. Nous faisons équipe à deux pour s'aider. Les bâtons, eux aussi en bois, avaient une rondelle en alu tenue par des lanières de cuir. En milieu de séjour, le samedi, nous partions pour l'Espagne (ma première sortie hors de nos frontières !) à Jaca, pour déguster une paëlla et ramener des souvenirs achetés dans une unique boutique « venta » où nous rentrions par groupe de 5. Nous ressortions avec des éventails, des castagnettes, des caramels mous, du touron, des cartes postales où les belles andalouses étaient costumées avec du vrai tissu ou bien les toros recouverts de velours noir !... Et les enseignants faisaient leur réserve de vino rosado, de moscatel et de tabac..... Les douaniers au poste frontière d'Urdos étaient bienveillants et fermaient les yeux connaissant bien Mr Labastie....

### Les années collège :

**Je suis rentré au Collège de Capeyron en 6ème en septembre 1971.** La première semaine était toujours une épreuve : plusieurs profs, plusieurs salles, les surveillants, le bâtiment principal et les « préfa »... avec en plus quelques bizutages des « grands » qui prenaient un malin plaisir de nous indiquer les salles de cours à l'opposé de leur emplacement !

J'ai un souvenir assez précis de tous les professeurs que j'ai eus de la 6ème à la 3ème. Trois d'entre eux m'ont suivi durant toute ma scolarité en secondaire : Mmes CHIVRET (musique) et LIEBEL (dessin) et un certain Monsieur GILLIARD en sciences-naturelles (on ne parlait pas encore de SVT).

*Je vais me permettre ici un petit aparté pour évoquer cet enseignant : Mr Gilliard était donc mon prof de sciences-nat. Je me souviens de cours toujours illustrés d'exercices pratiques : expériences autour des paillasses en carrelage blanc. Nous étions juchés sur des tabourets hauts, blouse blanche de rigueur. Quelquefois nous nous réunissions autour du plan de travail professoral où Monsieur Gilliard procédait à la dissection d'une souris ou d'une grenouille (ce qui m'a valu un petit séjour à l'infirmerie pour être tombé dans les pommes !)*





*Photo de classe 3° 1B - 1975-1976 – Professeur de Musique Madame CHIVRET.  
Je suis sur la rangée du haut le troisième en partant de la gauche.*

*Je me souviens aussi des visites sur le chantier de la résidence « Club 71 » où nous allions fouiller les gravats de terres à la recherche de fossiles.... Bien des années plus tard, j'ai eu le plaisir de retrouver Monsieur Gilliard et de faire la connaissance de son épouse, à la sortie de leur livre « origines et essor des quartiers de Mérignac ». Ils sont à l'origine de ma modeste participation à cet ouvrage !*

Durant ces années (entre 1970 et 1975) le quartier



*Le premier Collège de CAPEYRON dominé par les deux grandes résidences Héraclès et Les Violettes*

s'était bien urbanisé : le Parc de Capeyron avait 3 bâtiments de plus, **le centre social de Capeyron était sorti de terre**. Ce qui fait que le bois était devenu le lieu de passage incontournable pour se rendre au collège à pied ou en vélo.

Je me souviens que derrière le centre social, il y avait une roulotte occupée par un gitan. Cette roulotte était entourée de pommiers. Son occupant jouait de la guitare, il avait une barbe et un grand chapeau. Nous n'approchions pas trop près... parfois il se mettait en colère et brandissait une carabine ou un fusil.... Nous détalions à toutes jambes. Peut-être profitait-il depuis plusieurs années de l'hospitalité des propriétaires de « Capeyron Blanc »... Toujours est-il que la roulotte a été un bon moment inoccupée, puis vandalisée, puis incendiée.....

**Certains d'entre nous allaient également au catéchisme** (au caté). Nous nous retrouvions le mercredi après-midi chez une maman catholique (choisie par la paroisse) qui nous dispensait par groupe de 5 ou 6 les bases de l'enseignement de la vie du Christ. J'allais chez mon copain Bernard Dessales, sa mère, Paulette, nous recevait autour d'un goûter. Ça ne durait pas plus d'une heure trente, elle avait un document illustré pour l'aider dans ses explications et nous avions un petit cahier dans lequel nous prenions des notes...



*En communiant, entre ma Mère et ma Marraine, dans le parc de Capeyron.*

Les plus grands, ceux qui préparaient la communion solennelle (vers nos 12/13 ans) suivaient cet enseignement à la salle paroissiale proche de la résidence Héraclès/les Violettes). C'est une Sœur en aube et voile noirs, qui animait des ateliers de lectures et de réflexion. Nous faisons aussi des « retraites » de deux jours (samedi et dimanche) en avril sur des sites fréquentés par les Scouts ou autres Éclaireurs de France.

Après la Première communion (vers 10 ans) venait **la Communion Solennelle** ! Je me souviens qu'à Mérignac la paroisse Saint Vincent était animée par quelques prêtres-ouvriers, en plus du Curé titulaire. Nous parlions déjà de l'abandon du port de l'aube

de communiant pour la cérémonie. Mais bon nombre d'entre nous avait hérité de l'aube d'un aîné, et c'est ainsi que j'ai à mon tour enfilé la traditionnelle aube blanche et passé autour du cou un cordon de coton et une croix en bois.

Anecdote amusante : la cérémonie a eu lieu dans la salle des fêtes du centre-ville, l'église St-Vincent étant en totale réfection ! Ma marraine bretonne et pratiquante n'a pas manqué de relevé ce « détail » : une cérémonie religieuse dans un lieu païen !

Durant ces années, j'ai eu le plaisir de profiter de l'ouverture de **la toute nouvelle piscine municipale**. Située à deux pas du collège et de chez moi, j'en profitais assez souvent. A mes oreilles résonne encore la voix tonitruante du MNS, Mr Remétin, qui ne cessait de répéter « écarte et serre, écarte et serre » pour nous apprendre les mouvements de la brasse !



Mes heures de loisirs étaient occupées par des activités au Centre Social de Capeyron. J'étais adhérent au club « Jeunes et Nature », aux ateliers vannerie et club photo. Nous sortions aussi

entre copains en vélo, souvent pour aller au **supermarché Carrefour ouvert en 1969**.

Il y avait à cette époque un étage qui accueillait une cafétéria et l'espace livres et disques (45 et 33 tours en vinyle bien sûr!)

Nous nous installions sur les moquettes et feuilletons les BD.....

Parfois nos parents nous confiaient la tâche d'aller « aux consignes ». Nous ramenions les bouteilles (de vin ou de bière d'un litre) à une machine qui avait un tapis roulant. Les bouteilles étaient comptées et nous recevions en échange quelques centimes (je crois 50 centimes par bouteille).... En échange nous gardions souvent les sous pour notre argent de poche !

Il y avait aussi la « tournée des bons de réduction » ! Le facteur tout en distribuant le courrier (2 fois par jour) mettait aussi de la publicité et nous avions souvent des « bons de réduction ». Beaucoup de personnes les jetaient dans les « contre-boîtes » près des boîtes aux lettres. Comme les résidences du Parc de Capeyron et des Bosquets représentaient 700 à 800 logements, nous nous organisions pour récupérer ces bons. Nous allions ensuite à la « caisse centrale » de Carrefour qui nous échangeait les bons contre de la monnaie sonnante et trébuchante ! Cela était très lucratif car les bons étaient de 1 à 3 ou 4 francs..... et on en récoltait beaucoup !!



## Mérignac « hors les murs »

Je ne peux pas évoquer les années collège sans parler de **la colonie de vacances de Saint-Germé !**

Les étés de ma 6ème et 5ème ont été l'occasion pour moi de partir 3 semaines en colonie de vacances à Saint-Germé (Gers). La ville de Mérignac avait là-bas ce centre de vacances dénommé «colonie Clair-Matin».



*Le château de SAINT-GERME*

Un château au bord de la route entre Aire s/ l'Adour et Riscle, un vaste domaine où se succédaient 3 séjours de trois semaines pour les têtes blondes mérignacaises !

J'y ai donc fait deux séjours, dernière semaine de juillet et deux premières d'août.

La structure accueillait (de mémoire) plus de 150 enfants de 6 à 15/16 ans.

Les garçons étaient hébergés au château, les filles dans un bâtiment annexe. Nous étions répartis par équipes de 12 à 14 colons par tranches d'âges et par sexes (cela peut paraître paradoxal alors que depuis 1968, certaines écoles publiques étaient mixtes à Mérignac !). Les équipes portaient une initiale et un chiffre : G pour les garçons, F pour les filles, 1 à 6 en fonction des âges. Je me souviens avoir fait partie des G4 et des G5. Nous avions un animateur et un «stagiaire» par équipe. Les animatrices encadraient les filles. La famille Raimbault occupait les postes de direction depuis de nombreuses années. J'ai connu «Raimbault père » qui entre temps est décédé et a été remplacé par son directeur-adjoint et fils : Marcel, qui était le reste de l'année instituteur à l'école du Burck puis Edouard Herriot aux Pins.

Même si Saint-Germé n'offrait pas de distractions particulières et était situé dans une zone très agricole, les activités de la colo étaient très variées : activités manuelles (rotin, dessin, émaux, vitraux, pyrogravure, inclusion résine, cerfs-volants, fils et pointes, bracelets macramés etc....) activités sportives : tournois, piscine, olympiades, jeux de piste, foot, volley (j'en passe) et puis il y avait **la traditionnelle journée des familles**. Le dimanche de la deuxième semaine, les familles étaient invitées à venir nous voir et surtout à venir assister à la kermesse, en présence de Monsieur le Maire de Mérignac et d'une bonne partie de son conseil municipal. Que de bons souvenirs sont restés dans ma mémoire, cette ruche grouillante d'enfants de tout milieu, des odeurs de tilleuls en fleurs lorsque nous mangions dehors, mes premières brasses dans la piscine, mes premiers feux de camp, mes premières peurs lors de la visite de l'abbaye de Saint-Mont qui était *hantée par un ancien moine...* et la chasse au Dahut organisée par l'espiègle équipe d'animation avec la connivence des plus grands qui connaissaient la supercherie !

Qui aurait dit dans ces années 71/72 que je retournerais un jour à St-Germé en tant que directeur-économiste 10 ans plus tard ? Le dernier séjour a eu lieu en août 1982 juste avant que le domaine « Clair Matin » ait été vendu.

## CAPEYRON :

Au début de notre arrivée au Parc de Capeyron (certains appelaient ces logements la Résidence Cornillier – du nom du promoteur), l'avenue des Frères Robinson était un grand et large chemin goudronné, avec des fossés et des herbes folles. **J'habitais au bâtiment « Sauternes »**, au premier étage. De ma chambre, la vue se perdait sur l'étendue d'un champ et une ligne de pins à l'horizon.



De temps en temps quelques moutons venaient y pâture. Ce champ était le lieu de nombreuses parties de foot, de vélo-cross, de chasse aux grillons et aux papillons, de cueillette de rosés des prés mais aussi de brassées de marguerites que nous ramenions fièrement à nos mères. On distinguait l'avenue du Truc qui s'enfonçait vers l'actuelle zone industrielle, et vers le nord, l'avenue Robinson rejoignait la cité des Pins. Il n'y avait alors que 4 bâtiments au Parc de Capeyron : le Pomerol, le Sauternes, le Médoc et les Graves tout juste livrés. J'ai donc vu se construire le Listrac, le Loupiac et le Margaux.

Chaque bâtiment possède 100 logements, du T3 au T5 sur dix étages. Au rez-de-chaussée : les garages à vélos et locaux-poubelles. Un grand Parc arboré accueillait nos jeux de vélos, nos parties de bac à sable, pétanque, ramassage de pignons sous de grands pins parasols.... Jeux de cache-cache dans le parc et dans les garages à vélos, courses poursuites dans les allées avec rappel à l'ordre d'un coup de sifflet d'un des concierges, le plus terrible d'entre eux Monsieur Madeira du Pomerol, que l'on surnommait Popoff de par sa stature imposante et sa voix tonitruante !

J'ai vu aussi s'installer le **centre commercial Jean Mermoz** avec les commerces de proximité : la supérette de Mme et Mr Dray, la pharmacie Millet, un coiffeur, le magasin «Sermo» de Mme Létang (qui possédait déjà le Sermo du centre-ville : mercerie, bonneterie, retouches et dont la devise était : Sermo sert mieux!), un bar-tabac, la boulangerie et la station-service Esso où nous faisions gonfler les pneus de nos vélos et où, grâce aux points fidélité obtenus par nos parents, nous collectionnions des vignettes, des gadgets et des «glups» petits personnages colorés en plastique mou !

Sur l'avenue du Truc, juste avant l'entrée de la résidence il y avait déjà une librairie papeterie : tenue par Mme et Mr Lignier. Ce commerce était pour nous le lieu de ravitaillement en bonbons et friandises : malabar, carambar, doudou (coquillage rempli d'une sucrerie colorée), boule coco, zan, réglisse, fraise (qui ne s'appelaient pas encore Tagada), poudre de cola dans une petite boîte en plastique et couvercle en métal coloré, treets (ancêtre du Mn'ms), Cha-cha et autres sucreries qui faisaient le bonheur de Nicole Samie, la dentiste de la résidence ou de Yvette Corsini (la doctoresse) si par malheur nous allions jusqu'à la crise de foie !

En revenant par l'avenue Robinson, nous trouvions le petit commerce de Mme et Mr Lucia, nous disions chez Angèle. Elle était presque sourde (au moins bien dure d'oreille), lui myope comme une taupe, avec toujours sur le nez une paire de grosses lunettes rondes.

Elle, toujours en blouse rose, s'occupait de servir l'alimentaire : fruits et légumes, épicerie, un peu de charcuterie et dépôt de pain. Lui, blouse grise et crayon de bois toujours sur l'oreille, préférait s'occuper de la « cave » : débit de vin au fût ou bouché, bières, comptoir....

Au carrefour de l'avenue Robinson et de l'avenue du Château d'Eau, à l'angle des petites maisons des Martyrs de la Résistance, nous avions la quincaillerie-bazar « *chez Grandcamp* » : on y trouvait de tout, un mini Leroy-Merlin où tout se vendait au détail : vis, boulons, chevilles, colles, peintures, vernis, pinceaux et brosses, petit outillage, un peu de papeterie, de la vannerie, des balais et autres serpillières (*ici on dit la gueille et même la gueille à gringonner*) des outils de jardin, des farces et attrapes (c'était notre fournisseur officiel de pétards !). Bref, une vraie caverne d'Ali Baba, tenue par Mme Grandcamp, une petite dame toute ronde dont la patience d'ange contrebalançait avec le fort caractère de son mari qui œuvrait plutôt vers la partie outillage ou le port de bouteilles de gaz presque aussi lourdes que moi !

En continuant vers l'avenue de Magudas nous trouvions le garage Pombey : mécanique auto. Le mécano me réservait toujours un poster de voiture de sport en couleur !

En revenant vers l'avenue du Château d'Eau, en allant vers l'actuel hôtel des impôts, il y avait la supérette « *chez Baquey* » et une boucherie-charcuterie (tenue me semble-t-il par le fils ?). Plus loin encore (là nous étions entre champs et pins) nous arrivions à la limite d'Eysines, au Champ de choux, où il y avait (je ne sais pourquoi) un coiffeur, puis l'établissement Dougados, un des premiers fournisseurs d'appareils électroménagers, tout proche d'un



petit terrain de foot.... Ces installations ont disparu sous le tracé de la rocade ! Demi-tour, revenons sur l'avenue du Château d'Eau.

- *Je me demandais toujours pourquoi cette voie s'appelait ainsi, alors que le seul château d'eau que je connaissais était au fond du jardin d'un copain de classe, Bertholomieux, avenue de la Libération ?*

*C'était sans savoir qu'en fait, tous les châteaux d'eau ne sont pas des champignons géants ! J'étais loin de m'imaginer qu'à l'ouest de la Cité des Pins, derrière un grand mur de clôture, la Lyonnaise des Eaux avait ses installations de puisage et de traitement des eaux !*



Donc, en continuant vers Capeyron, nous trouvons l'Usine de vêtements

Thierry, connue aussi sous **le nom de Armand-Thierry - Sigran.**

Bon nombre de méridionaises travaillaient dans cette usine de confection, nous les appelions les Thiérinettes. A midi, la sirène de l'usine tirait les ouvrières de leur travail, elles s'éparpillaient comme une nuée de papillons en blouses roses, certaines munies de leur frichti, d'autres direction chez Angèle ou chez Baquey, en quête d'un pain garni (sandwich), d'un yaourt et d'un café.

Un peu plus loin, en renforcement, il y avait une grande carrosserie-peinture automobile : la maison Abadie. J'aimais beaucoup accompagner mon père pour un décaissage de carrosserie à cause de l'odeur de peinture et de vernis qui était omniprésente.

Proche du débouché de la rue Jean Giono, il y avait **une salle-restaurant «La Pergola»**. Ce restaurant était aussi à louer pour des fêtes et des banquets de famille. Jean-Yves, mon frère aîné, y a fêté son mariage en 1975. Derrière ce restaurant, j'ai le vague souvenir **d'une fabrique de biscuits**, et même si ce souvenir reste flou, j'ai toujours l'odeur des petits gâteaux cuits au four quand je passe par là !

Pas loin, il y avait dans une grande maison à étage, **un dispensaire tenue par des religieuses** : c'est là que j'allais pour les vaccinations !

Nous sommes arrivés au carrefour des avenues du Château d'Eau, de la Libération et Léon Blum. On revient vers le sud : voici **la Place de Capeyron**. C'est son appellation locale, on n'oublie pas d'appuyer sur le Y s'il vous plaît pour dire Capeille-ron (comme on dit Picheille pour Pichey et surtout pas Piché)... le nom officiel de cette place est *Place Jean Jaurès*. Mais dans le cœur de nombreux méridionais, c'est Capeyron. Et puis comme ça il n'y a pas de confusion avec la place Jean Jaurès de Bordeaux, bien connue de ceux qui ont utilisé la ligne M des bus des TEOB -*tram et omnibus bordelais*- (terminus Jean-Jaurès Bordeaux).

Sur la gauche : **la salle des fêtes de Capeyron** ! Autrefois nous avions ici un dancing « le Petit Plaisance », puis l'école publique. Aujourd'hui nous y trouvons toujours la salle des fêtes, mais aussi une partie des installations et salles de cours du Conservatoire Municipal d'art et de musique.

Sur cette place, bien ombragée par de nombreux platanes, j'ai toujours connu les **boulistes dont le club s'appelle le Bibe Capeyronnais** (*bibe pour l'appellation locale du cochonnet*).

J'ai le souvenir de nombreux commerçants et d'une grande activité de quartier : fêtes à la salle : lotos, expositions, débats, projections de films.... (*je me souviens avoir vu ici un*

*documentaire sur les volcans en présence de Haroun Tazieff. Également un exposé sur la protection des animaux avec François de La Grange qui animait à la télévision l'émission «les animaux du monde» et Antoine Reille, fondateur de la LPO «ligue de la protection des oiseaux»).*

Nous y trouvions une mercerie avec ses rayonnages de petits tiroirs en bois ciré, qui contenaient boutons, bobines, aiguilles ; une alimentation « l'Aquitaine », un café-bar-hôtel, un coiffeur « chez le P'tit Bossu », la boulangerie Masquer, les meubles Boucher (ou est installé aujourd'hui un boucher -charcutier traiteur chez Fred !!), plus en remontant vers l'avenue de la Libération : la minuscule charcuterie Mauvigney (qui a bien grandi depuis !).

En prenant la petite rue Maubec, nous arrivons sur l'avenue du Bédât où se trouve le **CES Capeyron** (collège d'enseignement secondaire). J'en ai déjà parlé, mais je signale juste la présence d'une petite mamie qui a eu l'idée de transformer son garage en magasin de bonbons juste en face de l'entrée principale du Collège ! Belle opportunité !

Nous revenons au Parc de Capeyron en remontant l'avenue du Truc et en laissant sur la gauche **les installations du stade, les tennis, la salle omnisports et la piscine**. La boucle est bouclée pour moi, pour ce qui a été longtemps mon univers Capeyronnais.....

Je me souviens aussi **de commerçants ambulants** qui sillonnaient les rues des quartiers : le rémouleur sur son triporteur où ma mère, couturière, faisait aiguiser ses ciseaux. Le vitrier qui criait « vitrier, verres cassés ». Le laitier qui proposait le lait en bouteille de verre, les petits suisses en boîtes paraffinées bleues, pots de yaourts et de crème et beurre à la motte. La marchande d'œufs frais qui klaxonnait au volant de sa Diane fourgonnette bleue.

Il y avait aussi les **fêtes foraines à la Cité des Pins** : manèges et attractions, j'en revenais avec un poisson rouge, lot de la pêche à la ligne, qui finissait dans un bocal sphérique, j'ai même gagné un petit poussin qui n'a pas vécu plus de trois jours, stressé de se retrouver dans un appartement ! Ma petite sœur l'avait baptisé Piou-piou...

La fête annuelle des Pins avec défilé de majorettes et toro de fuego (car le comité des fêtes du quartier n'avait pas les moyens d'un feu d'artifices) promenade aux flambeaux et bal populaire.... Il y avait aussi des courses en sac et de trottinettes au son de la fanfare...

Mon père, fonctionnaire, *j'ai failli dire « bureaucrate »*, avait éprouvé le besoin de s'aérer après le travail. Il **s'occupait d'un jardin potager au fond de l'avenue du Chut**, chez Lasserre.

Je l'accompagnais souvent, partant à pied avec des seaux vides qui nous servaient à puiser l'eau du puits pour l'arrosage des légumes, et qui au retour étaient remplis de la récolte du jour.

J'aimais fabriquer des pièges à courtilières, insectes ravageurs qui coupent les jeunes plans à la racine.

Je ramassais aussi les larves de doryphores, oranges avec des petits points noirs, qui adoraient les feuilles de pommes de terre : la collecte au fond d'une boîte de conserve était arrosée d'un peu d'essence que j'enflammais d'une allumette. Pardon pour les âmes sensibles ! Ceux qui avaient échappé à ma cruelle vigilance devenaient de jolis coléoptères jaune-pâle rayés de noir.

J'étais aussi chargé de la destruction des limaces et escargots avec des granulés empoisonnés de couleur verte et aussi du sulfatage à la bouillie bordelaise que mon père dosait et mélangeait avec de l'eau dans un pulvérisateur en cuivre. J'étais devenu à moi tout seul l'insecticide du jardin !





**MONSIEUR MICHEL COURBIN** est mérignacais depuis trois quarts de siècle puisqu'il a toujours habité la Commune depuis sa jeunesse.

*Il nous parle d'un quartier qui a maintenant disparu de la mémoire collective.*

« Je suis né en 1936 Rue Duquesne à Bacalan, puis ma famille a rejoint la rue des Arts, à MERIGNAC dans le quartier isolé de La BRANCHE ; j'avais alors quelques mois.



*Le quartier de La Branche dans les années 1930 –Extrait du plan de MÉRIGNAC 1937 conservé aux Archives de la Ville.*

Dans cette campagne, aucune rue goudronnée, mais de la grave et des ornières.

Autour de notre maison, il y avait des pâturages et des vaches.



La grande propriété, maintenant disparue, appartenait à Monsieur Lumeau ; l'importante maison de maître tranchait sur les modestes habitations du quartier.

Derrière chez moi se trouvait le château La Branche qui a été occupé par les Allemands pendant la seconde Guerre mondiale.

Avec ma sœur, pendant la Guerre, je suis allé dans une ferme des Basses –Pyrénées où nous gardions les vaches, les canards et les oies.

## MON ECOLE A CAPEYRON

En 1945, revenu à MERIGNAC, je suis allé pendant cinq ans à l'école mixte de Capeyron, de neuf ans jusqu'au certificat d'études. Les enfants du quartier de La Branche se réunissaient et



partaient à pied, quel que soit le temps ; le midi, nous mangions à la cantine.

Monsieur et Madame ALLARD en étaient les directeur et directrice.

Le maître nous amenait faire du sport aux Pins de Justine.

*En 1934 la nouvelle école de Capeyron est installée dans l'ancien établissement « Le Petit Plaisance », restaurant-dancing connu dans toute la région, racheté par la Municipalité ; les classes sont à droite, sur la carte postale.*

Pour Noël, on faisait un spectacle pour les parents dans la salle des fêtes, à côté des classes.

Le catéchisme avait lieu dans une petite chapelle située derrière la boulangerie de la place, mais on faisait la communion à l'église Saint-Vincent du Bourg.

J'ai passé mon certificat d'études en 1950, et le Maire, Monsieur BRETTE, a offert un dictionnaire à tous les certifiés...

## MES DEBUTS DANS LA VIE PROFESSIONNELLE

Après le certif, je pars en apprentissage d'électricien-bobinier à BORDEAUX, rue des Argentiers, dans le quartier Saint-Pierre ; chaque jour je faisais La Branche – BORDEAUX aller et retour à vélo ; mon CAP acquis, j'ai travaillé un an pour les Américains, à Bacalan, rue de New-York ; j'étais alors continuellement en déplacement vers les bases US du Sud-Ouest.

En 1955, mon père qui travaillait à la S.F.E.R.M.A est décédé ; je vais y prendre sa suite jusqu'en ...1996.



Puis va suivre une longue coupure de mon activité professionnelle due au service militaire en Algérie.

## L'ANCIEN QUARTIER DE LA BRANCHE

Bien qu'isolé du Bourg de MERIGNAC, ce quartier à forte présence ouvrière présentait un grand dynamisme ; beaucoup de petites maisons où chacun cultivait quelques ares de jardin ; on prenait l'eau dans les puits (en général un puits pour deux maisons).



L'ancienne épicerie SEGUIN, maintenant maison d'habitation. Il y avait une boîte aux lettres contre la façade.

Assez peu de commerces fixes : pour l'épicerie, on allait surtout chez SEGUIN, à l'angle de l'avenue Victoria et de la rue Lebrix-Mesmin, ou plus rarement chez LAGUNA , rue du Jard ; les autres commerçants ambulants passaient dans la rue : le boulanger, l'aigiseur de couteaux et de rasoirs, le ramasseur de peaux de lapin, le marchand de sciure (car on se chauffait avec des poêles à bois) qui prenait sa matière première aux bois du Nord GIRARDEAU.

Rue des Arts, le samedi soir, un fourgon vert tiré par un cheval a vendu d'abord des sabots en bois, puis des chaussures.



Dans cette même rue, une italienne élevait deux chèvres, un bouc et des chevreaux.

Il n'y avait bien sûr pas de tout-à-l'égout : Monsieur MARTIN passait régulièrement avec sa charrette remplie de « tinettes » pour vidanger les fosses septiques.

Toutes ces activités représentaient pour nous enfants une attraction permanente. Nous allions très rarement au-delà des limites du quartier ; pour les quelques sorties vers BORDEAUX, nous prenions le tram soit à CAUDERAN, à Lestonat, soit au bout de l'avenue de Bourranville, en face du château.

Par contre, au centre de Capeyron, les commerces étaient nombreux : deux coiffeurs, l'Aquitaine, la Coopérative, un charcutier, un boucher, un boulanger qui portait le pain à domicile, un bar-hôtel restaurant, « Le Printemps »

## LES DISTRACTIONS

Le quartier était animé par Monsieur LESTAGE, le père de Paulette qui épousera Monsieur DUBOURDIEU : le couple DUBOURDIEU sera pendant plus de trente années concierge des nouvelles écoles Jean-Jaurès de Capeyron.

Habitant impasse des Arts, Monsieur LESTAGE était à La Branche considéré comme le « Maire-Adjoint » ; président du comité des fêtes, il organisait le long de l'avenue Victoria la fête foraine annuelle du quartier, les feux de la Saint-Jean et une muse était élue à Capeyron ; ma sœur en fut une année la demoiselle d'honneur.



**Années 1950 – Le Maire, Robert BRETTEES, avec la Muse de Capeyron et sa demoiselle d'honneur.**

Un bal et des séances de cinéma avaient lieu régulièrement dans un hangar situé près de l'épicerie SEGUIN, à l'angle de l'avenue Victoria et de la rue Lebrix-Mesmin.

Et nous assistions quelquefois au spectacle du cirque MORENO, qui passait l'hiver à Capeyron. »

*Avril 2018*





## SOUVENIRS DE ROGER DUBOURDIEU

Je suis né en 1930 à MERIGNAC, à MAGRIN, chemin de la Jalle (aujourd'hui avenue Montesquieu), en face de la plaine du Jard ; de l'autre côté de la rue de Magrin (qui deviendra ensuite rue du Jard), se trouvait l'exploitation horticole de la famille BRETTE ; Robert deviendra en 1944 Maire de la Commune jusqu'en 1974.



Dans la famille, nous étions sept filles et deux garçons.

Mon père travaillait la nuit au nettoyage des tramways, et le jour il élevait des cochons qu'il vendait aux particuliers et à l'épicier-charcutier de la place de CAPEYRON dont le magasin était situé à la place de l'actuel commerce de vélos SUIRE.

Les maraichers d'EYSINES récupéraient le fumier et le purin, ainsi que Monsieur BRETTE, l'horticulteur de MERIGNAC qui venait chercher ce fumier avec une brouette.

A côté de notre maison, il y avait une vigne où nous allions manger des raisins, mais le propriétaire nous a surpris et conduits à la maison : là, en punition, mon père nous a frappé avec son ceinturon...

Un matin, en revenant du travail, mon père a glissé en vélo sur le verglas et on a dû lui couper la jambe ; il cessa de travailler aux tramways car il marchait avec un pilon.

Pendant la seconde Guerre Mondiale, les Allemands avaient leur matériel en face de chez nous sur l'emplacement des Hameaux de l'Emallerie actuels ; ils nous avaient volé un cochon....

Je suis allé à l'Ecole maternelle près de la Vieille Eglise puis à l'Ecole du Centre que j'ai quittée à onze ans pour aller travailler dans une ferme à PREIGNAC.

En 1944, j'ai été embauché à l'usine de métallurgie Boisvert et Aran, à BOURRANVILLE, au bord de la voie ferrée de ceinture ; puis j'ai travaillé à l'usine des bois du Nord Girardeau, rue Pasteur, près de la voie ferrée.



J'ai rencontré PAULETTE qui deviendra ma femme ; elle habitait rue des Arts, dans le quartier de LA BRANCHE, et travaillait depuis l'âge de quatorze ans à l'usine de résine Agostini, rue du Jard.

Nous nous sommes mariés en 1952.

En 1955, nous entrons à la Mairie de MERIGNAC, moi comme cantonnier, elle comme femme de ménage dans les écoles.

En 1960, nous devenons concierges de l'Ecole JEAN-JAURES qui vient d'ouvrir en remplacement de celle de CAPEYRON ; nous y sommes restés jusqu'en 1992.



*Les Ecoles du groupe scolaire Jean-Jaurès en 1960. La flèche blanche indique la conciergerie tenue par les DUBOURDIEU.*



## **LES DISTRACTIONS**

Le cirque MORENO s'installait place Madeleine COUSSEAU, et un jour, j'ai alors neuf ans, le chapiteau s'écroule : pas de blessés.

Les MORENO habitaient l'hiver dans l'impasse de CAPEYRON.

Plus tard, nous allions au bal à la salle des fêtes de CAPEYRON le samedi soir ; Robert BRETTE avait inauguré cette salle avec l'orchestre Michel CURSAN.

Pour les vendanges, on décorait les voitures à la salle des fêtes puis on allait au centre de MERIGNAC.

Mon travail à la Mairie consistait à l'entretien des trois écoles JEAN-JAURES, mais je devais aussi m'occuper de la salle de CAPEYRON.



Madame et Monsieur DUBOURDIEU lors d'un départ à la retraite en 1994.

## SOUVENIRS DE MADAME REGNIER



J'habite 57 avenue du Château d'Eau, dans le quartier de CAPEYRON.

Je suis arrivée à MERIGNAC en 1960. J'étais jeune mariée, originaire du Tarn et Garonne. Nous avons acheté un terrain (il y avait trois parcelles) avec des vignes derrière.

La maison a été construite en 1961. **C'était la campagne** : en face, des prés où un éleveur amenait ses vaches attachées avec des chaînes car il n'y avait pas de clôture. Le soir, il laissait les chaînes chez nous.



*Ma fille en 1966 devant le portail de la maison ; en face : des arbres et un pré ; la route n'est pas goudronnée.  
Photo REGNIER.*

Mon mari travaillait chez DASSAULT et beaucoup d'employés habitaient le quartier.

Nous allions nous ravitailler place de CAPEYRON : il y avait une épicerie et une boulangerie ; le boulanger passait tous les jours, et un poissonnier une fois par semaine.

Pas de réfrigérateur, mais une glacière, le marchand de glace passait régulièrement.

Un rémouleur s'arrêtait avec sa charrette ; il aiguisait les couteaux, les ciseaux et les rasoirs.

En face, au milieu d'un pré, se trouvait un château où les religieuses de la congrégation des Sœurs de Nazareth gardaient des enfants, et plus loin la villa Gounouilhou en mauvais état. Ces deux bâtiments ont été démolis et l'entreprise CORNILLIER a construit à partir de 1964 les Résidences de CAPEYRON de dix étages, puis la Résidence des Bosquets.





En 1970, face à la maison, ce n'était plus la campagne... *(Photo REGNIER)*

Nous avons deux enfants : Sylvie et Nicolas. Ils sont allés au nouveau groupe scolaire des Bosquets puis au Collège CAPEYRON et au Lycée de MERIGNAC.

J'avais fait une demande de passage protégé dans l'avenue du Château d'Eau car les enfants



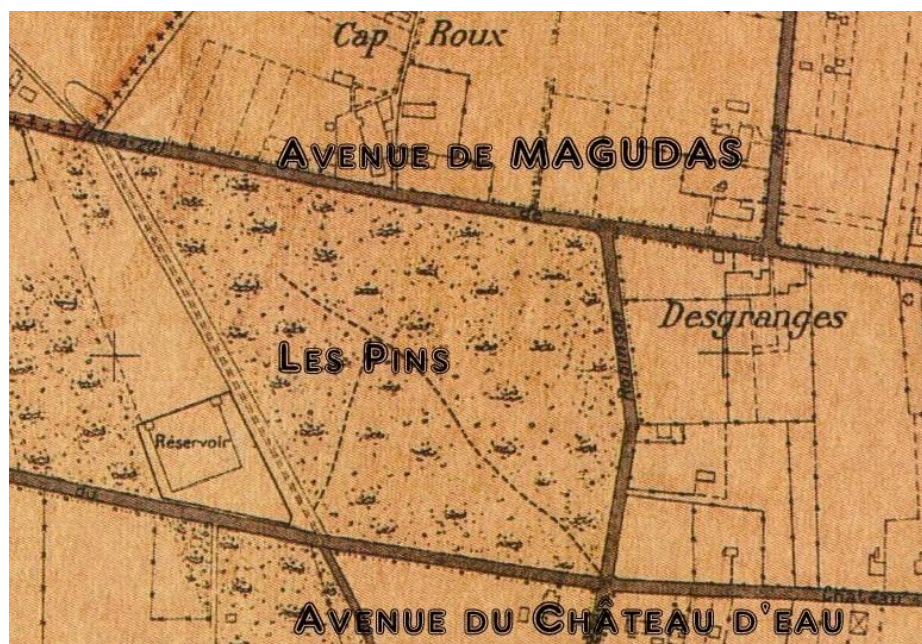
ne pouvaient pas traverser quand les nombreux autobus qui transportaient les ouvrières de l'usine **THIERLY** passaient le soir. Cette usine, située avenue du Château d'eau, employait trois cents personnes.

*L'usine THIERLY-SIGRAND ouverte en 1966 avenue du Château d'Eau et qui fermera dans les années 1980 ; près de quatre cents personnes y travaillèrent. Photo AMM15 Fi*

Octobre 2018



## QUELQUES SOUVENIRS DU COTE DES PINS DE JUSTINE



En 1937, sur la carte de MERIGNAC, la forêt couvrait tout le territoire entre l'avenue du Château d'eau et celle de MAGUDAS.

En Mai 1954 la Municipalité achète à Madame GABORIAU la propriété « Les Pins de Justine », route du Château d'Eau, qu'elle cède à l'Office H.B.M. de la Gironde pour y construire des logements de première nécessité (dits « cité d'urgence »). Deux ans après s'ajoutent au programme 150 logements H.L.M.

pour fonctionnaires.

En 1957 trois cent soixante et un logements de la « Cité des Pins » et leur voirie d'accès ont transformé le paysage de la forêt landaise qui recouvrait le lieu. Il faut maintenant accueillir les enfants à l'école. La Mairie achète en 1957 à Messieurs BIOT et GILLES des terrains à « La Forêt » pour ouvrir en 1961 l'école Edouard HERRIOT.

**Madame GARRIGUE** (décédée) racontait, dans le *Livret Mémoire Abécédaire*<sup>1</sup> en Mai 2012 : « Le 6 Juin 1958, nous nous installons dans le bloc 2 de la Cité des Pins, à MERIGNAC. Comme nous étions heureux ! Des pins ! Des pins ! Des pins partout ! Du calme, de l'air pur. Enfin nos trois garçons pourraient jouer dans l'herbe sous nos fenêtres...

De l'autre côté de l'avenue de Magudas, quelques petites maisons. Toujours en face, une ferme où nous pouvions acheter des légumes. Puis des prés, des prés partout et des vaches.

**Madame Monique FAURE** (née CHRETIEN) est née à BORDEAUX.

**Madame Josette GAUBERT** (née STRASBAULT) est née à MERIGNAC dans le quartier de La Branche

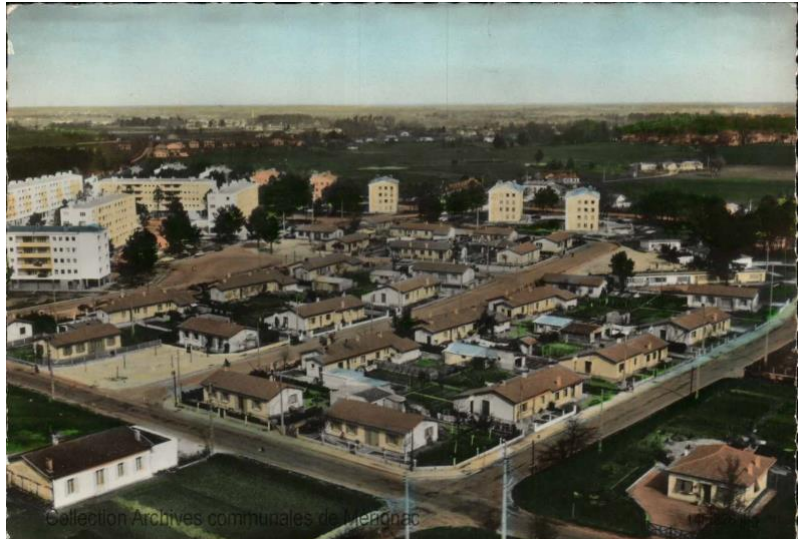


Les premières constructions de la Cité des Pins en 1956 - Photo studio BOISNIER MERIGNAC.



Elles sont arrivées à la Cité des Pins de Justine en 1958 ; Madame GAUBERT est d'abord allée à l'école de Capeyron, puis, comme Madame FAURE, à l'école Edouard Herriot. Il y avait une Amicale Laïque et Mesdames BRETTE, MICHAUD et STRASBAULT) préparaient les fêtes scolaires.

L'ambiance de notre résidence était très agréable, avec une bonne entente et beaucoup de solidarité entre les familles.



*La Cité des Pins et le lotissement Rhin et Danube dans les années 1960. La part de la forêt reste encore très importante. – carte postale AMM.*

On trouvait aussi une résidence de fonctionnaires (Armée de l'Air, Postiers ....) qui étaient un peu à part.

Monique est allée en apprentissage pour l'ameublement chez Monsieur DUMAS, et Josette a fait son apprentissage photos au studio BOISNIER de MERIGNAC. Ses trois enfants sont allés eux aussi à l'école Edouard Herriot, puis au Collège de CAPEYRON et au Lycée DAGUIN.

Monique et Josette habitent toujours le quartier dans la nouvelle résidence des pins, et apprécient les commerces et la facilité de se déplacer avec le tram.



**Claude SELVA dit COCO,**  
**GRAND TMOIN DE L'HISTOIRE DU SPORT MERIGNACAIS**



Je suis né à Alger en 1952. Mon père était militaire pied-noir et ma mère charentaise. J'avais deux frères aînés et un petit frère.

Nous sommes rentrés en France en 1962. Nous sommes restés un an résidence Mac Carthy à Caudéran, puis en 1963 nous sommes arrivés à Mérignac à la Résidence des Fleurs.

J'allais à l'école de La Glacière : l'institutrice n'était pas très gentille jusqu'au jour où j'ai fait une rédaction (sujet libre) sur un jardin extraordinaire ; j'ai eu 19/20 !

Puis je suis allé au Collège de La Glacière et à partir de la Quatrième, j'étais représentant des élèves et j'ai organisé des voyages dont un en Dordogne.

Le jeudi j'animais des « *jeux intervilles* » pour les enfants dans le parc du château Castelmézin.

Le 25 Mai 1966, j'ai présenté l'inauguration de la tribune du stade Robert BRETTEES au micro : j'avais 14 ans. Le Maire demande alors à mes parents que je participe à la présentation du match de rugby Lourdes –Stade Montois et du match Girondins-Sochaux.



**4/12/1977** : le stade Robert-Brettes (inauguré en mai 1966) fait le plein – à l'occasion du match de rugby de 1<sup>re</sup> division SAM/Toulon. C'est le jour de la célébration du jubilé Fernand Sampiéri.

*Photo Municipalité*

## LA VIE DU QUARTIER



Nous habitons un F5 aux Fleurs, d'un côté les restes de l'usine Agostini, de l'autre la chartreuse de Robert BRETTE'S et les serres de son exploitation horticole ; en face se trouvait le stade du Jard, lieu de La Vie Au Grand Air de Mérignac.

A 15 ans nous organisons **un concours de pétanque** en Juin dans la résidence : 130 joueurs y participaient. Ma mère cuisinait un couscous, Robert BRETTE'S offrait 16 pots de fleurs pour les gagnants. Un apéritif d'honneur

terminait le concours avec la maison Pernod et la fanfare des Enfants de Cardoze de Caudéran.

La fête de Capeyron avait lieu en Septembre sur l'emplacement de l'actuel Square Roland Pénichon.

Les commerces étaient en face de l'entrée du stade, en particulier la maison LAGUNA où on trouvait de tout ; une boulangère de l'avenue de Mérignac portait le pain à domicile.

Monsieur SOLAS, avenue Montesquieu, réparait rapidement les vélos car on se déplaçait à pied ou en vélo.

## MES ACTIVITES SPORTIVES

Sur les terrains du Jard, je jouais au football : première licence en 1963 au SAM football, puis plus tard, j'entraîne aussi les petits.

A 18 ans je suis arbitre de la Ligue d'Aquitaine et de la Fédération Française de Football.

**En 1972 fusion de trois clubs qui ont intégré le Stade Amical Mérignacais :**



*Journal Officiel du 18 Février 1972*

**RÉCÉPISSÉ**

PRÉFECTURE  
DE LA GIRONDE  
Bureau de l'Administration Générale  
1<sup>er</sup> BUREAU  
Associations déclarées  
N° 2000  
(à apposer dans toutes correspondances)

Par application de l'article 5, § 4 de la loi du 1er juillet 1901 :

LE PREFET DE LA GIRONDE, délivre à M. Fernand SAMPIERI  
PRESIDENT,  
demeurant à BORDEAUX-15, rue du Parlement Sainte Catherine

le présent récépissé constatant le dépôt du texte des modifications  
apportées à la composition du bureau, aux statuts  
au siège social qui est transféré :  
- de la Mairie de MERIGNAC  
- au Club House du Jard - rue du Jard MERIGNAC  
et au titre de l'Association :  
"STADE AMICAL MERIGNACAIS"

qui sera désormais  
~~intitulée~~ dénommée :  
"SPORT ATHLETIQUE MERIGNACAIS"

dont la création a été régulièrement déclarée à la Préfecture de la Gironde, conformément aux dispositions de l'article 5, § 2 de la dite loi.

BORDEAUX, le 4 FEVR 1972 197

Pour le PREFET  
Directeur de l'Administration Générale.  
*Wenap*  
G. ROUDÉ

I.D. 31 - 20 - 305

L'arrêté du préfet du 18 février 1972 (n° 2000) est et 31), les modifications apportées aux statuts et les changements survenus dans l'administration ou la direction de l'association, sont transcrits sur un registre tenu au siège de toute association déclarée ; les données de ce registre sont publiées dans le Journal Officiel de la Gironde. Les changements sont effectués sur le registre.

Tous les modifications introduites dans le fonctionnement d'une association qui comportent des changements de la part des dirigeants doivent faire l'objet d'une insertion rectificative publiée au Journal Officiel de la Gironde.

Source : Archives S.A.M.

A propos de Coco ...▶

- Sport Athlétique Mérignacais en 1965

- La Vie Au Grand Air du Médoc en 1969 – Elle avait été fondée par l'ainé des frères Gasqueton qui sera à l'origine, avec Charles Simon, de la première coupe de France de football.

- L'Association Sportive du Patronage laïque Jules- Ferry en 1970.

Jeune entraîneur de l'équipe première durant la saison 1982-1983, il conduit ses troupes au seul doublé historique du club (champion d'Aquitaine et vainqueur de la première coupe d'Aquitaine), enchaînant sur une accession en Division 4 nationale. Tour à tour, il aura aussi exercé les fonctions de secrétaire général, de président du foot et permanent durant vingt ans au SAM omnisports. Sacré super Walter du sport en 1986, médaillé de bronze de la Jeunesse et des sports, il s'adonne à moult activités d'organisations sportives telles que SAM jeunesse, tournois internationaux, speaker du stade Robert-Brettes (foot et rugby), co-organisateur des 50<sup>e</sup> et 60<sup>e</sup> anniversaire du SAM foot, jumelages, jubilés...

J'ai aussi eu la médaille d'or du SAM – Omnisport en 2002 et la médaille d'or du Ministère de la Jeunesse & des Sports et de la Vie Associative en 2012.

## MON PARCOURS PROFESSIONNEL

En 1968 j'arrête mes études et j'entre dans la vie professionnelle, d'abord dans une entreprise de chauffage, puis en 1970, avec l'appui de Monsieur BADET –Conseiller municipal – j'ai un emploi à la Mairie de MERIGNAC ; trois postes : SAM omnisport, Archives de Monsieur BADET et secrétariat de la section Football.

Puis, durant 10 ans, je travaille au bureau d'Aide Sociale comme Agent enquêteur, à l'ancienne Mairie.



*La Maison Rouge - Carte postale AMM*

Suite à ma rencontre avec Daniel COLOMBIER, Conseiller chargé des Sports, je deviens secrétaire général du SAM pendant 18 ans à la Maison Rouge.

Puis je suis mis à la disposition de la Mairie où je finirai ma carrière à l'Accueil.

J'ai aussi exercé le métier de correspondant SUD-OUEST pendant 26 ans.

## SOUVENIRS...

En 1972, en Décembre, dans la salle du Bourg, j'organise un radio-crochet : j'ai vingt ans et un jeune footballeur de 12 ans, Nicolas CANTELOUP – avec qui je m'amuse à faire des imitations – arrive déguisé en Dalida ; il chante et remporte le premier prix. Ce sera pour lui le début d'une longue carrière artistique ! En 2006, trente-quatre ans plus tard, Nicolas CANTELOUP passe au Pin-Galant et m'invite à monter sur scène pour me remercier.

De 1985 à 2003, tous les ans, j'organisais l'arbre de Noël du SAM dans la salle de basket du stade R.BRETTES : des centaines d'enfants défilaient dans les rues.



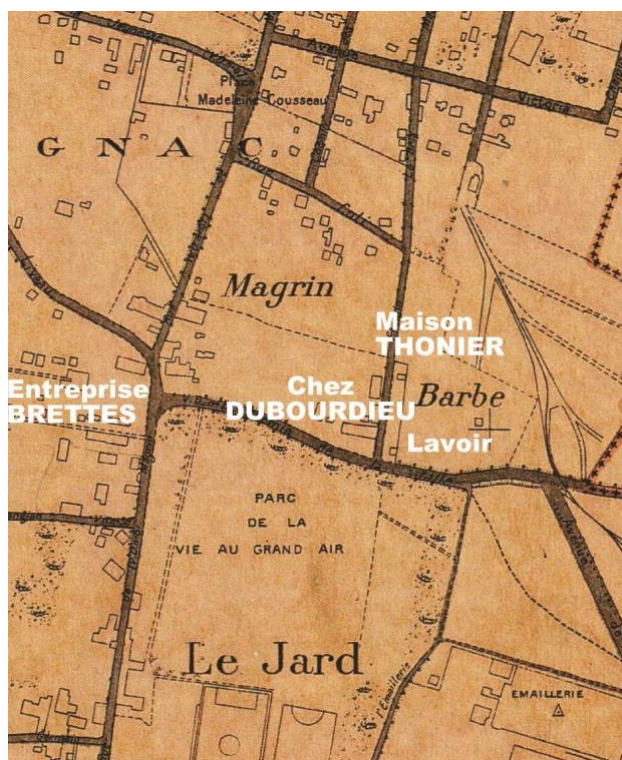
*Photo SAM*



En 2003, mille enfants sont réunis au Pin-Galant



## SOUVENIRS DE MONSIEUR THONIER



MAGRIN et BARBE sur la carte de 1937- AMM 377 W1

Je suis né au 7 de la rue Lebrix-Mesmin en 1949.

Mes parents avaient acheté une petite maison à Magrin qu'ils ont faite agrandir avec l'aide de l'architecte Dubois.

Nous étions quatre garçons, nous avons eu une enfance difficile car nos parents travaillaient beaucoup. Mon père était cuisinier : il avait beaucoup de contrats, l'été il faisait les saisons à Arcachon, Soulac... et le week-end il cuisinait pour des réceptions ou des mariages.

Ma mère gardait des enfants.

Mes parents élevaient des pigeons, des lapins, des poules, un cochon que Monsieur DUBOURDIEU père (personnage central du quartier) venait tuer.

Il fallait aussi entretenir le jardin, et mon père était sévère.

Nous allions chercher du son chez GIRARDEAU – la grande scierie près du passage à niveau de la rue Pasteur - pour mettre dans le poêle qui servait à faire chauffer les lessives, car il y avait pas de machine à laver.

Parfois, avec ma mère, on traversait la rue, on étendait un drap et on pique-niquait car l'espace était libre, il y avait peu de constructions ...

Au coin de la rue Lebrix – Mesmin et du chemin de la Jalle – devenu l'avenue Montesquieu, **la maison et la porcherie de Monsieur DUBOURDIEU** qui élevait de nombreux cochons ; en face, **un ancien lavoir devenu cressonnière.**

### LES DISTRACTIONS

Nous avons construit une cabane en face de notre rue, maintenant l'entrée de l'impasse Montesquieu.

J'allais jouer au hockey sur le Parc de la Vie au Grand Air, au Jard.

Plus tard, je jouerai au rugby.

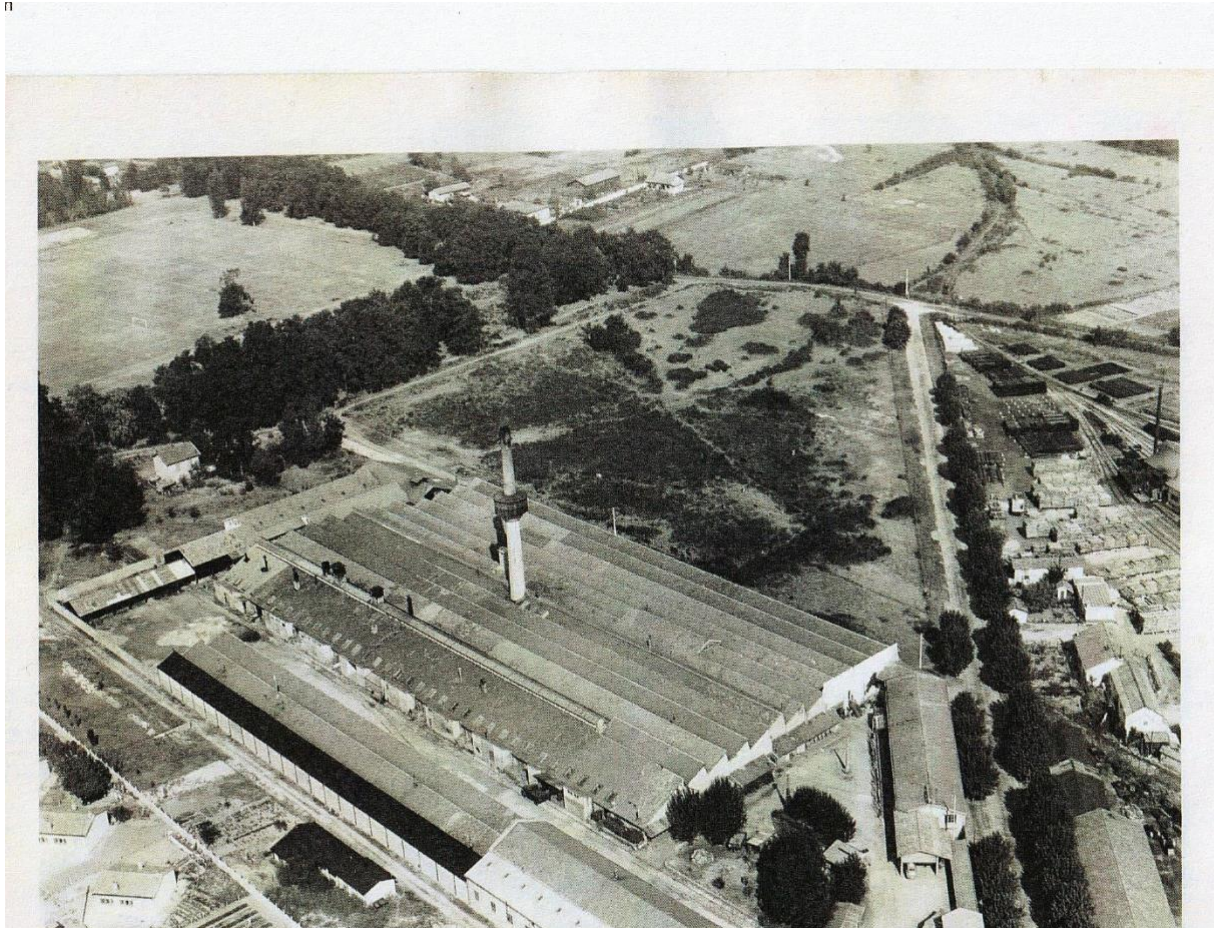
En 1956, nous avons beaucoup joué avec la neige en nous tirant avec des cordes. Le Docteur DAIGNAS est malgré la hauteur de la neige, venu soigner mon frère qui avait très mal au ventre.

J'allais au catéchisme au centre de MERIGNAC, il y avait le Patronage des Cœurs Vaillants, d'abord au presbytère dans un préfabriqué avenue du Maréchal Leclerc, puis au Domaine de Fontainieu, le jeudi, où on faisait du foot, des jeux et on y goûtait.



Il y avait peu de commerces dans le quartier : l'épicerie « *Le Drapeau* », au coin de la rue Lebrix – Mesmin et de l'avenue Victoria, et un marchand ambulant qui vendait des fruits.

Au coin de la rue Coli, sur un terrain vague, s'était installé le cirque Lamberti. Le monsieur conduisait le petit train des **Poteaux modernes** puisque **l'emplacement du clos Montesquieu était une zone industrielle** qui s'étendait derrière notre maison ; la voir ferrée



*Sur cette photo aérienne de 1953 (R.HENRARD), on distingue en haut la maison de Monsieur THONIER et la ferme porcine des DUBOURDIEU - Au premier plan, la grande usine d'émaillerie JOYAUX - AMM 9 Fi 35.*

traversait la rue Pasteur, et on a longtemps cru que c'était la voie construite en 1917 par les Américains entre la gare de CAUDERAN et le camp de BEAUDESERT.

*L'usine des poteaux Modernes en 1935*



*L'Emballage, 184, boulevard Malesherbes, Paris  
Vue générale du chantier d'injection, à Bordeaux  
Collection Archives communales de Mérignac  
AV. BOURRAN - MERIGNAC*

14Fi194.jpg

Le cirque Jean RECH hivernait dans cet endroit.

Un camp de Jeunes était installé dans la rue de la Jeunesse.

### **L'ECOLE ET LE METIER**

Je suis allé à l'école maternelle au Centre de MERIGNAC, puis à l'école de CAPEYRON. Je m'y rendais avec Jean – Louis BRETTEES, le petit fils du Maire. Nous avons eu pour instituteurs Madame et Monsieur CHAMPAUD, Monsieur CLASTRE qui organisait un ciné – club dans la cour de l'école le samedi avec des films pour les familles comme « l'auberge rouge ».

Je suis allé deux ans au lycée Montesquieu, puis revenu au collège Jules Ferry avec Monsieur Moreau.

De 1963 à 1968 j'ai fréquenté le collège technique Gustave Eiffel où j'ai passé mon CAP d'imprimerie ce qui me permettra de reprendre plus tard l'imprimerie LAPLANTE et de m'installer avenue de la Marne de 1988 à 2003.

Puis c'est la création de la nouvelle imprimerie en 2004 impasse Jules Hetzel, maintenant dirigée par mes fils Arnaud et Olivier.

Octobre 2018